

Des femmes et de la santé

A propos de l'éditorial de S. Durieux-Paillard et J.-M. Gaspoz. *Des femmes et de la santé. Rev Med Suisse 2015;11:1731.*

Chères collègues, chers collègues, Merci pour ces excellents articles sur les femmes et la santé. Vous dites dans l'éditorial que vous allez dédier le prochain numéro de la médecine ambulatoire aux hommes, ce qui me réjouit beaucoup. Mais le vrai défi à mes yeux auraient été de dédier un, voire même deux numéros aux hommes et aux femmes ensemble face à la médecine, c'est-à-dire d'avoir une approche moins de séparation, mais plutôt d'inclusion des deux sexes par rapport à la médecine. Les hommes ne sont-ils pas aussi oubliés dans la recherche clinique, voir l'exemple de l'ostéoporose ? La contraception ne devrait-elle pas être une affaire de couple et non de la femme seule ? Est-ce

que nous ne sous-estimons pas les maladies psychiques chez les hommes qui communiquent moins facilement et consultent moins souvent que les femmes ? Et la violence envers les hommes ? Osons aller un pas plus loin et faisons de la médecine incluant les hommes et les femmes de manière différenciée et non séparée !

Dr Nicole Jaunin-Stalder

Médecin consultante Médecine et Genre
Cabinet médical de Cugy
Route de Lausanne 13 - 1053 Cugy
nicole.jaunin@cabmedcugy.ch

Réponse

Merci au Dr Nicole Jaunin-Stalder pour son commentaire sur le numéro «des femmes et de la santé». Nous ne pouvons qu'abonder dans son sens : hommes et femmes devraient ne faire qu'un, ou plutôt plus que deux, puisque selon la théorie systémique «le tout est

plus grand que la somme des parties». Cependant, nous avons un peu de peine à comprendre ce que notre consœur entend par «médecine incluant hommes et femmes de manière différenciée et non séparée». Il nous semble que tout l'art de la médecine de premier recours consiste à prendre en compte non seulement la singularité du patient (une femme, un homme...) mais aussi la complexité de son environnement (personnel, familial, social, culturel, professionnel...) et l'impact qu'il peut avoir sur sa santé. Avec ce numéro consacré à la santé des femmes, nous voulions mettre en avant les singularités qui leur sont propres (biologiques, génétiques...) et qui influencent leur santé (cardiovasculaire, par exemple) ou leur façon de métaboliser les médicaments, en soulignant que jusqu'à présent ces interrelations n'ont pas suffisamment été prises en compte. Ou encore que certaines étapes de leur vie (une grossesse, la ménopause) nécessitent une attention particulière,

notamment en termes de dépistage ou de prescription médicamenteuse. Et enfin que, malgré l'évolution des sociétés occidentales vers une plus grande égalité H/F, elles restent bien plus que les hommes la cible privilégiée des violences, qu'elles soient domestiques ou «sociétales». En somme, loin de nous l'idée d'opposer hommes et femmes dans la pratique médicale, mais bien au contraire celle de valoriser une médecine... différenciée, prenant en compte, entre autres, le sexe ou plus justement les particularités des sexes. Mais pourquoi pas un numéro «santé des couples» (en 2017 ?), qui considérerait bien sûr, les différentes formes de la vie à deux.

**Dr Sophie Durieux-Paillard
Pr Jean-Michel Gaspoz**

Service de médecine de premier recours
Département de médecine
communautaire, de premier recours
et des urgences
HUG, 1211 Genève 14

ticisme relève-t-il de la science?» C'est la question, un degré provocatrice, soulevée dans *Le Monde* par Philippe Huneman, directeur de recherche à l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et techniques CNRS/Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne). Poser le débat en ces termes c'est, déjà, presque répondre. Et M. Huneman d'apporter sa voix à celles, éditorialisantes qui, dans ce même quotidien, font régulièrement feu sur les sceptiques.

«Les positions climatosceptiques sur le fait du changement climatique relèvent souvent de la non-science, assure M. Huneman. Peu ou prou, elles ressemblent à l'avis de l'homme ordinaire soutenant qu'il n'y a aucun réchauffement car il a fait singulièrement froid en novembre 2014 à Paris (aucune prédiction climatique – par nature probabiliste et à grande échelle – n'est infirmée ni même concernée par un tel fait local instantané).

Le discours climatosceptique sur la cause de ce fait, lui, relève souvent davantage de la science fautive (...). Il est donc réfutable, à condition de l'isoler des éléments non scientifiques qui, comme tels, restent irréfutables.»

M. Huneman ajoute que le «mouvement climatosceptique» est difficile à saisir car, par certains côtés, il est effectivement non scientifique, tandis que par d'autres il défend

des thèses scientifiques fausses. Un Janus pervers en somme. «Il est à la fois dans la science et en dehors d'elle, observe-t-il. Ce statut ambigu lui confère une singulière aptitude à fuir les critiques: là où on vient réfuter une thèse fautive, le climatosceptique peut se replier vers une position où il rejette en bloc la science et ses procédures usuelles (auxquelles souscrivent la majorité des climatologues) et là où on lui reproche d'être antiscientifique, il peut facilement se défendre en montrant qu'il use des mêmes méthodes que les scientifiques du climat – et donc que le consensus scientifique, que politiques et journalistes présentent comme un fait, n'en est pas un.»

On relit cette dernière phrase. Et on ne peut manquer d'être troublé par cette association: «politiques et journalistes». Main dans la main, ils présenteraient «comme un fait» un «consensus scientifique» – consensus par ailleurs contesté. Cette association ne peut manquer de surprendre, d'inquiéter. On pourrait en effet rappeler qu'il existe, qu'il doit exister, une indépendance radicale du journaliste vis-à-vis du politique. Et soutenir que le sceptique, interrogeant sans cesse le niveau de véracité, demande plus de preuves, stimulant ainsi le scientifique dans sa quête perpétuelle de déchiffrement du réel commun.

«L'agence de presse *Associated Press* a

récemment décidé de remplacer le terme de "sceptique", jugé péjoratif, par celui de personne qui doute ("douter")» nous apprend d'ailleurs *Slate.fr*. Réhabiliter les sceptiques comme des interlocuteurs dignes d'être écoutés ? Juger que leur présence apporte au débat scientifique *médiatisé* plus qu'elle ne lui nuit ? Tout ceci ne peut évidemment s'entendre que dans un monde où chaque participant est de *bonne foi*. C'est très précisément la question: qu'est-ce que la bonne foi dans un débat scientifique ? Doit-on observer les mêmes règles, dans le cas du réchauffement climatique, que celles qui prévalent dans le champ de la philosophie ou de la théologie ?

Avant de gagner le nord de Paris, et l'aéroport du Bourget où se tiendra la COP21, il nous faut peut-être retravailler l'histoire du «sexe des anges». Et revoir, signée de Jean-Claude Carrière, la «Controverse de Valladolid». Dans un cas le monde, à l'Est, s'effondrait. Dans l'autre, un siècle plus tard, à l'Ouest, il grandissait. Souvenons-nous, c'était peu avant le début du grand réchauffement.

Jean-Yves Nau

jeanyves.nau@gmail.com

1 L'avis du Comité national français d'éthique peut être consulté ici: «Repenser la place de l'humanité dans la nature» (CCNE, 6 novembre 2015).